

Aux États-Unis je voulais voir des écrivains. A Paris, on ne les voit guère. S'ils existent, ils n'existent pas ensemble. Ce qui les réunit, maisons d'éditions, colloques ou journaux, les souffle à tout vent plutôt qu'il ne leur sert d'accolade. C'est l'inverse de la dame qui sème le chardon du Larousse. Sans doute les écrivains ne sont-ils pas assez chardon! J'imaginai que, dans les pays où le ravage de leur commercialisation s'est achevé, ou dans celui où il n'a pas commencé, ils survivent, pingouins sur une banquise, ou encore bons sauvages...

Mais j'envie la façon dont dans une société entravée, un pays d'Amérique latine par exemple, tous se connaissent et que demeure ou se forge une société de connaissance, le contraire d'une société anonyme. A la Palette, rue de Seine, un jour d'été pluvieux, les tables étaient sorties, paissant le trottoir. Au fond contre le mur du café, patibulairement beaux, apprêtés de chaînes, de vestes, de colliers phosphorescents à rayures, les homosexuels attendaient, et en rond près de moi, une bande qu'un gros monsieur en blanc appelait Péruvienne. « Péruvienne, disait-il, épithète homérique! » C'était une dizaine d'amis buvant de la bière. Et le gros monsieur en blanc qui avait un faux col de prêtre et que les autres nommaient « editor » ou

« libraire », grondait à la cantonade : « Il n'y a plus d'encre dans vos encriers ! » Puis il s'en fut et celui à qui il avait adressé la parole, vida sa bière et commença à raconter l'histoire de Gilgamesh... Puis d'autres vinrent, partirent, s'appelant de noms de livres qu'ils n'avaient pas encore écrits ; j'avais l'impression que tout le Pérou digne de l'être se trouvait là.

J'avais idée, en partant, de pouvoir aisément, avec peu de recommandations, faire du voyage cette place de village où tous ceux qui l'habitent se rencontrent parce que cette simplicité d'être les seuls, le voyage, éloignant les marques de départ, l'établit aussi. « Are you graduated? Êtes-vous diplômée? », répondit à mon « Allô je suis écrivain, je voudrais vous rencontrer », mon interlocuteur. Sans doute me prenait-il pour l'éternel écrivain amateur sorti de Tchekhov en bousculant un peu l'étudiant du même nom. Un seul répondit : « Fifth train, descendez à Carroll Street. Le septième arrêt après Manhattan, York, Smith Street and President. Il y a un terrain de jeu, marchez dans la direction de l'autobus, prenez Court Street et la première après Clington, tournez à gauche et là c'est Carroll. Ensuite, c'est le block entre Clington et Henry. »

Ce fut la seule fois où je sortis des beaux quartiers pour me rendre dans les demi-beaux, tant je ne trouvais personne pour me conduire dans les cités – les projects – celui de Desire à La Nouvelle-Orléans où le tramway mène (« Ah non, vous savez, il faut être introduit », me dit celui qui aurait pu m'introduire. « Nous n'avons pas besoin de vos visites, vous les radicaux blancs », me dit le leader noir qui vient de me reprocher de ne pas connaître le terrain, et il ajoute : « Vous les white radicals, j'ai la poitrine couverte des blessures que vous m'avez faites »).

CANAPÉ OUEST

Tant, aussi, intoxiquée par les « N'y allez pas, vous allez vous faire tuer, violer », je n'ose y aller seule, à demi persuadée seulement par les « Une femme battue dans la rue », etc., que les amis américains me serinent aux oreilles, mais convaincue en tout cas que la peur et l'observance de la peur sont des usages auxquels je ne saurais me soustraire. Et sans doute, davantage une politesse à l'égard d'une Amérique coupée en deux par la crainte – en sa moitié de riches, sa moitié de pauvres – qu'à l'égard d'une Amérique dangereuse.

Ici c'est italien, il fait un soleil clair, le métro sort entre les terrains de sport pachydermes et ressemble au nom d'une station londonienne « Elephant and Castle », seulement à son nom. En bas, c'est le grand hangar noir à piliers de fer, sorte d'entrepôt sonore de dessous la mer, que le train traverse avec un bruit de tonnerre. En bas, c'est la grotte du métro, immense coquillage appliqué contre l'oreille de la terre pour lui faire entendre le bruit de l'océan. La rue est limpide, des perrons à colonnade font de petits enclos proéminents, et sur l'un d'eux, assis sur la marche supérieure, un jeune homme, la beauté entre Perkins et Mature, surveille un petit garçon blond qui suit une petite voiture. La petite voiture monte et descend les marches, le petit garçon monte et descend à quatre pattes. Le jeune homme attend comme on attend au soleil, les sourcils en parasol, le visage en tournesol (la joue tournant autour de l'ombre), les mains oisives entre les genoux. Je m'assieds sur la première marche, il me dit mon nom, je lui dis le sien. Le fils, David, lève la tête de dessus sa voiture, me regarde avec cette obstination des enfants à ne pas se laisser interrompre par l'ennemi, le visiteur. Je joue avec la petite voiture et sors de mon sac le cabinet d'animaux – cadeau pour moi, série de petites boîtes d'allumettes dont chacune

contient un animal réduit en plastique, arche de Noé à tiroirs d'une Genèse américaine pleine de bêtes supplémentaires qui n'existent pas en Europe. Le petit garçon tire sur les tiroirs en carton et comme cela s'est passé pour mon fils Victor, qui, tout petit, conduit au zoo, devant les bêtes fabuleuses, rhinos, éléphants, hippopotames, poussait des cris émerveillés en pointant frénétiquement le doigt vers les moineaux qui picoraient des miettes, le petit garçon ignore les animaux et s'éblouit des tiroirs en carton.

Paul Auster estime que les présentations sont assez faites. « Entrez », me dit-il. C'est un tout petit appartement, ouvert sur le tréteau confortable (où un troupeau de papiers tond l'encre comme une herbe grasse), ouvert sur le manuscrit, la traduction en train, la bibliothèque. Tout cela, moins tricot abandonné dans le coin d'un sofa, que terminal d'ordinateur qui par sa dernière touche retourne au *Siècle à mains* (la Revue de poésie de Claude Royet-Journoud). A chaque bout, les lieux utiles, les draps sur les lits défaits, la télévision pour l'enfant, des bribes de cuisine. L'impression est peut-être fautive : c'est celle du cran d'après... « Les grandes maisons d'édition ont été rachetées par des conglomérats. Ils ne publient plus un écrivain. » Un univers mental de grands ancêtres tapisse la conversation. Lecture de Beckett, de Kafka, l'écriture plus près de sa religion que de son histoire. L'impression d'une solitude voulue qui est chez nous parfois désirée, ici effectuée et qui donne le sentiment d'un extraordinaire solipsisme. Comme si, en l'absence de la volonté de faire courant, de former groupe (faut-il voir ici la raison de la nostalgie pour l'histoire des Américains-écrivains en exil, la génération trente, curieusement plus groupe que la beat?), dans l'absence de volonté de livrer bataille, l'être à

part se dissolvait, non pas dans un néant, mais dans une lenteur sans but. L'être à part n'est pas l'être contre. Achievé par le marché, par la censure économique, il y a un retour à l'impression parallèle, au samizdat des sociétés sans police mais avec concurrence. Et le seul espoir repose dans une sorte d'Amnesty International de l'art, faite d'écrivains correspondants, de traductions, d'articles de revues, de publications overseas.

Un esperanto de la gloire remplace le « j'ai mérité le mépris de mes contemporains », le « j'ai mérité la haine universelle de la société de mon temps et j'aurais été fâché d'avoir d'autres mérites aux yeux d'une telle société », et fait pendant à la situation dissidente qui tient sa cour parmi les repentis et les flagellants. En dépit de leur différence, la situation d'Ouest et la situation d'Est se ressemblent. Si personne n'a l'idée de se battre pour vingt-quatre poètes américains, si le rôle de ces poètes en Europe est d'être « une autre source », alors que les dissidents permettent de faire retour, il y a dans les uns et dans les autres quelque chose d'une internationale négative. Mais, art américain exporté, comme de l'Est la philosophie dissidente, il y a pour moi surprise du système conjoint, de cette dimension véritablement non oppositionnelle, de ces créateurs, identifiés par leur sort commun, qui manifestent à leur façon la force et l'existence des deux superpuissances. Je n'en voudrais pour preuve que ce cinéaste, Zanussi, crachant sur Sartre au nom des erreurs bolcheviques par lui répandues, et disant qu'il n'avait nulle leçon à recevoir des intellectuels de gauche européens : il y a là un « j'appartiens à l'empire » bien plus que le cri de libération d'un ancien colonisé par les Temps modernes!

Paul Auster n'est pas quelqu'un qui puisse me ren-

seigner sur les écrivains à verve, à abondance. Il me lègue seulement le sentiment d'un détachement un peu lent. « Je ne lis personne, me dit-il – veut-il dire « d'ici » ou de ceux que je lui nomme? A quoi sert de lire les autres, ce qu'on a à faire suffit, je ne m'occupe que de documents, que de réalité. » Il ne dira pas « de méditation », mais je sens qu'elle est proche, conclusion vague et millimétrée, non pas religieuse et recherche de sens seulement, mais idée que le sens de ce qu'on fait est actuellement détaché et donc probablement concentré dans un ou deux textes inépuisables, non par leur charme ou leur pouvoir de circulation dans un pan de l'histoire littéraire, mais par le temps qu'on leur accorde. Bien sûr, Paul Auster est Paul Auster, il ne prétend représenter quiconque, mais il y a là comme ces messages de fumée qu'expédiaient les Indiens: on calcule à quelle distance est le feu en comptant les anneaux qu'ils font dans le ciel. Puisque c'est une situation des écrivains que je suis venue chercher ici... Chez Paul, la chambre d'écho est résolument « non-consumer » jusqu'à la lecture proclamée rare. Nous parlons d'écrivains connus en commun, il me dit: « Je mets le plus grand espoir dans les écrivains français », me montre la table des matières d'une anthologie qui va paraître chez Random, ajoute: « Savez-vous que Beckett est un auteur burlesque, comique? Savez-vous qui traduit Apollinaire et René Char en anglais? Beckett! Votre Beckett et le nôtre sont différents. » Il correspond avec lui : amitié, mélange d'universitarisme et d'admiration, province des solitudes? Mais il se lève, me donne un seul livre: c'est celui de sa femme, sorte de retour à la jurande, à l'artisanat en ce qu'il a de familial plutôt que de manuel. Il estime cette femme dont je comprends qu'il est séparé, et il y a chez Paul ce côté divorce à estime

mutuelle, divorce admiratif, qu'on connaît par ailleurs. « L'œuvre de ma femme, dit-il, l'importance de ma femme. » Pas une âme, pensais-je, pas une âme ou pas une qui se risque à un peu d'universel. Une grande gentillesse tout de même, une simplicité tendre. « Nous n'achetons rien, dit-il, sauf le tabac, le café, des vêtements pour l'enfant. » Et Paul Auster me propose du café, l'enfant vient, sortant de la chambre du bout, et expose des problèmes de haute politique qui concernent la façon de tourner le bouton de la télévision vers une émission non autorisée. « Tourne », lui dit gentiment Paul, il prend tout le temps pour l'enfant, tout le temps pour moi. « Nous vivons de rien avec rien. – Que lisez-vous, insisté-je, à part ceux que vous traduisez, à part ne rien lire. – Mais Beckett et Kafka. » Et il répète qu'il correspond avec le plus vivant des deux. Vient le moment du café, moment que j'aime entre tous, moment de départ intérieur. De la petite cuisine, Paul retire le café américain, si bon, si léger, insipide et bouillant, pareil au prince charmant transformé en crapaud, qui a pris son goût au carton qui le contient. On rêve, en buvant, à sa transformation sur la langue en prince véritable, en café vrai.

Paul m'a servie dans un « mug » avec une certaine désapprobation pour le sucre « low-cal » que je sors de ma poche. Moi, j'aime ce sucre comme la première vraie nouveauté américaine, dans sa pochette rose sur laquelle est inscrit : « Ce produit est dangereux pour votre santé. Il a été prouvé qu'il peut provoquer le cancer. » Dans le café sinistre de Kennedy Airport, il y en a sur toutes les tables, buissons de crevettes roses, ou papillotes d'arbre de Noël, et on croit que si on tire sur les deux bouts de la pochette, elle va vous éclater au nez, le couvrant de suie noire et non de sucre.

Je verse consciencieusement mon sucre, me cale

contre le coussin du canapé. Lui tourne son demi de café dans sa main comme la vis infinie d'une bague. Assis sur un tabouret, les jambes étudiantes accrochées aux barreaux, il parle de la dépolitisation. Il est acquis que beaucoup ont eu part aux mouvements des années soixante, qu'ils ne croient pas à ce qu'ils ont cru, mais ne croient pas non plus le contraire.

A San Francisco, Rivkin : « Il faut bien vivre ! Nous avons mis nos convictions en réserve, pas à la fosse commune. »

Peut-être que dans l'Amérique, où la nouvelle philosophie est idéologie d'État, le courant de renégation n'a pu prendre corps. La destruction du mouvement est restée nue : destruction. C'est la raison d'une forme atténuée de nihilisme, convictions en réserve, plutôt que renversées. Alain Bass : « Nous faisons du housing » (l'action sociale). Jim Kinley à San Francisco : « Je suis devenu marxiste en observant le parti communiste français. » (Curieuse conversion à l'empire romain plutôt qu'au christianisme.) Mais Paul, après ce prologue obligé, reparle encore des écrivains qui ne peuvent publier que s'ils ont de gros tirages (vrai ou faux ?), de la façon dont les conglomerats ont dominé l'édition, et il n'en tire pas à la façon française des conclusions sur les bienfaits de la nationalisation, ou un quelconque rooseveltisme, prônant la lutte de l'État contre les trusts, ni même une mélancolie, mais une satisfaction d'œuvres faites en appartements, dont les réseaux de distribution *mano a mano* sont solides et où les livres transitent par porteurs de valises, et par bouche à bouche sans passion. L'enfant revient, il a mal à la gorge, je pronostique la varicelle, l'enfant nous entraîne devant la télévision, dans la chambre sans porte au bout du couloir ; je vois, émouvantes, les deux couches, celle du père et celle du fils, l'une pla-

CANAPÉ OUEST

cée aux pieds de l'autre, l'une plus petite que l'autre comme un dortoir d'immigrants à deux places. Patricia: « Méfie-toi donc de ces Américains qui vivent comme s'ils n'avaient toujours pas débarqué, sans défaire leur valise. »

Quand je sors, pensant que cette retraite qui me semble la seule attitude convenable, et à laquelle les intellectuels français emmédiatisés manquent tellement, pourrait nous servir de modèle, soudain elle me semble triste, vide, impuissante. C'est bien une dissidence symétrique, en définitive faible. Sorte d'affaïsement, plutôt que d'abaissement. Mâtinée d'un esprit de sérieux, de science littéraire, de dictionnaires, de traductions, de goût latin, d'une érudition moderniste. Ce courant du sérieux existe aussi en France, pas entièrement exaltant.

Dans l'escalier à la rampe d'acajou, Paul Auster me rattrape, se penche sur moi et gentiment, à l'américaine, avec cette familiarité qui fait se côtoyer la crainte de la rue et le fait de parler aux gens qu'on ne connaît pas, en leur demandant leur prénom, il me tapote la main: « Take care », dit-il.